Document generated on 04/24/2024 7:02 p.m.

Québec français

Deux films à l'âme fragile
Le règne de la beauté et *le vrai du faux*

David Rancourt

Number 173, 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/72920ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Rancourt, D. (2014). Review of [Deux films à l'âme fragile : *Le règne de la beauté* et *le vrai du faux*]. *Québec français*, (173), 4–6.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Deux films à l'âme fragile : LE RÈGNE DE LA BEAUTÉ et LE VRAI DU FAUX

DAVID RANCOURT *

Les deux films québécois qu'on examinera sont plutôt différents, au-delà de la parenté superficielle qu'ils ont de donner un rôle à l'acteur Mathieu Quesnel. On peut ajouter que leur affiche officielle respective n'est pas la meilleure de l'histoire. À part ça ? Les réalisateurs Denys Arcand et Émile Gaudreault ont le mérite de ne pas appliquer une recette facile, mais ni *Le règne de la beauté* ni *Le vrai du faux*, deux films ambitieux à leur façon, ne s'imposent comme des réussites.

GAUDREAULT

Sa bande-annonce et son affiche vous auront peut-être fait croire à une typique comédie québécoise tonitruante, mais *Le vrai du faux* d'Émile Gaudreault est un animal plus étrange. Assurément pas un film commercial aussi bien ficelé que *De père en flic* du même réalisateur, ni un film d'auteur, mais un ovni qui essaie de s'inventer un genre quelque part entre les deux. La mission n'est pas accomplie jusqu'au bout, mais c'était presque impossible, unir un si large spectre de comédie et de drame, allant du burlesque le plus grossier à la tragédie.

Bande-annonce imposée par le distributeur ou pensée à l'origine par les créateurs du film ? D'une manière ou de l'autre, c'est un jeu dangereux, chercher le succès en déformant la nature du produit. Il semble ainsi moins probable que le film trouve vraiment son public.

D'un autre côté, cette stratégie est peut-être une extension logique du film, car *Le vrai du faux* lui-même met en scène un réalisateur (incarné par Stéphane Rousseau) de films à succès au bord du *burnout* qui, pour se racheter de l'influence néfaste qu'il reconnaît exercer sur le public, s'attache à l'idée de faire son prochain film sur le syndrome post-traumatique d'un soldat revenu d'Afghanistan (Mathieu Quesnel), projet au potentiel commercial éminemment problématique. Se joindront à la fête la psychologue (Julie Le Breton), l'ex-petite amie (Marie-Ève Milot) et les parents (Guylaine Tremblay et Normand D'Amour) du soldat, ainsi qu'un futur ex-fonctionnaire pacifiste et végétalien (Charles-Alexandre Dubé).

Il est difficile de savoir dans quelle mesure le film est réussi et correspond au désir de ses auteurs, vu son deuxième degré assumé et son mélange des genres. On sait que le personnage du réalisateur est lui-même pris entre cinéma commercial et cinéma d'auteur. Dès lors, quand une scène du *Vrai du faux* ne fonctionne pas bien sur le mode commercial ou sérieux, on se demande : est-ce voulu ? Il y a un ou deux gags d'abord drôles et qui s'étirent en des *running gags* épuisés, mais est-ce que cela fait partie du concept pour créer le malaise ? C'est possible, car on en a vu, des films et des séries télé (depuis *The Office*) qui cultivaient la comédie du malaise, et il y a quelque chose de tragique dans un gag qui s'écrase.

Avec *Le vrai du faux*, nous voilà mis *au défi* de rire. Le film nous place dans une position où on pourrait quasiment trouver ridicule cet ex-soldat, où rigoler de la misère d'une ville minière « fictive » (appelée Taylor Mines…) devient possible. Je ne sais pas si les scénaristes (Gaudreault et Pierre-Michel Tremblay, dramaturge dont la pièce est à la

base du film) gèrent toujours ce risque habilement ; on sent trop, par exemple, que le personnage caricatural du fonctionnaire a l'unique fonction de distribuer le ridicule sur une plus large portion de la population, que c'est une médecine de choc administrée au film pour atténuer le risque de faire passer les soldats pour des disjonctés et les habitants des régions pour des demeurés.

Parfois, les styles d'humour et le drame entrent en collision. On a l'impression d'observer les auteurs hésiter, faire des essais, se demander jusqu'où ils peuvent aller. Cela se ressent dans l'impression finale que le film nous laisse, un arrière-goût imprécis. Un problème est peut-être que Stéphane Rousseau n'est pas un vecteur d'émotion, même quand il pleure. Peut-être est-ce voulu, peut-être doit-il demeurer dans la superficialité, peut-être le réalisateur a-t-il l'espoir que son jeu gros et faux renforcera le contraste entre drame et comédie. Ça ne veut pas dire que le spectateur a du plaisir, qu'il est heureux, mais le bonheur du spectateur n'est pas un droit acquis.

Mais dans ses meilleurs moments, *Le vrai du faux* atteint un état de grâce où drame et hilarité fusionnent. Une scène où Guylaine Tremblay a soudain le besoin imminent de s'exprimer sur tout et son contraire devant la psychologue (qui n'était pas là pour ça) est marquante ; il semble que là, le film atteint son but, d'être en même temps intensément drôle et cruel. Il y aurait quelques autres passages à citer, dont celui où l'ex-blonde du soldat croit qu'elle va passer une audition pour un film et montre qu'elle peut pleurer sur commande.

À travers tout cela, l'émotion se fraie un chemin malgré tout. Après quelques ratés, des hauts et des bas, on a droit à une conclusion puissante, entre le soldat et ses parents. On comprend que tout le film ne pouvait que mener là.

J'aime les nombreux passages où *Le vrai du faux* réussit à marcher en équilibre entre tragique et comique, d'une manière imprévue et génératrice de tension. On pense à Claude Meunier : lui aussi a réussi à faire rire sur des sujets impossibles, au théâtre et à la télé ; d'autres fois, il s'est cassé la gueule royalement. On pourrait croire que *Le vrai du faux* est le résultat d'une gageure, de l'idée de faire une comédie sur le sujet le moins propice : *Oserais-tu faire une comédie sur le stress post-traumatique des soldats au retour d'Afghanistan ?* Parler d'un tel sujet, c'est mettre le doigt directement dans une plaie vive. Il n'y a pas l'éloignement dans le temps, qui adoucit les choses et qui fait qu'on peut maintenant rire des guerres napoléoniennes. Existe-t-il vraiment un grand film comique sur une guerre récente ou en cours ? Peut-être *Le dictateur* de Charlie Chaplin ? Il n'y a pas de honte à ne pas réussir exactement aussi bien.

ARCAND

Il commence de façon prometteuse, *Le règne de la beauté* de Denys Arcand. Un jour, à Paris, où le personnage principal, Luc, architecte incarné par Éric Bruneau, reçoit un prix pour l'ensemble de son œuvre, il retrouve par hasard une Ontarienne avec qui il avait eu une liaison bien des années plus tôt. Retour dans le passé, *exit* le vieillissement artificiel appliqué sur le visage de Bruneau : on vivra l'époque de leur passion clandestine, entre Charlevoix et Toronto.

Le problème est peut-être qu'on s'attend à une satire qui affiche clairement ses couleurs, mais que le réalisateur a pour sa part une tout autre intention, et qu'on passe le film à se demander laquelle c'est au juste. L'histoire d'un jeune architecte infidèle et de ses amis professionnels trentenaires, beaux et riches, cela ne peut être qu'une dénonciation de leur superficialité, n'est-ce pas ? Pas certain. Si on accepte l'hypothèse que je suis le représentant type du public, on peut dire que Denys Arcand a cette fois-ci perdu le contact avec le public.

Dans un film où le non-dit a une telle place, la distribution des rôles devient primordiale, mais quelque chose n'a pas cliqué ici. Melanie Merkovsky, qui joue la maîtresse, réussit à insuffler de la vie à son personnage, mais on dirait que la structure de ce film sur l'architecture ne donne pas aux autres acteurs le bon espace pour qu'ils déploient leur talent, tout savamment disposés qu'ils soient dans le cadre. *Le règne de la beauté* est comme une toile blanche sur laquelle les comédiens étalent un jeu tout aussi blanc. Certes, il y a des drames : l'entrepreneur en construction incarné par Michel Forget meurt, l'épouse de Luc sombre lentement dans la dépression, mais ces épreuves ne font jamais jaillir clairement les motivations des personnages. Ou si les personnages se révèlent, ils semblent dépouillés de tout sauf de pulsions primitives, animales : un appétit sexuel variable, l'amour de l'argent (ou plutôt la peur du manque d'argent, mais c'est peut-être la même chose), la peur de la mort, la peur d'être découvert.

Ou peut-être est-il normal que, dans ce film sur l'architecture, les personnages eux-mêmes soient la plupart du temps réduits à des formes et à des surfaces. Si le film est censé être empreint d'un voile sentimental, d'un regret ému de la jeunesse, cela est fort ténu. C'est comme si Arcand avait fait un travail d'épure qui était allé trop loin, et qu'il manquait le principal, le centre de l'œuvre. Peut-être avons-nous la mission de combler les vides, d'atteindre l'émotion en projetant dans le canevas notre propre nostalgie ou notre propre dégoût. Malheureusement, les films ne fonctionnent pas toujours comme ça ; les ellipses ne donnent pas automatiquement la profondeur, et les acteurs inexpressifs ne raflent pas automatiquement les prix. N'est pas Gilbert Sicotte ou Anthony Hopkins qui veut.

Et quelle est donc cette beauté qui règne ? Pas sûr que ce soit celle des corps nus qui exultent, qui tendent vers le déprimant par leur allure mécanique. On comprend tout de suite que le film aborde et mélange l'architecture et la beauté physique des corps humains, et il réussit bien à transmettre l'idée de la beauté contenue dans la séduction, beauté toujours menacée par essence. Il y a aussi une bonne dose de paysages, de belles vues sur montagnes, et plusieurs plans très touristiques filmés à Québec, mais tout cela est-il à apprécier au premier degré ou est-ce une dénonciation du mauvais goût ? On

s'est posé des questions semblables devant certains des récents films « touristiques » de Woody Allen, dont certains ont réellement été financés par des offices de tourisme.

Quelque chose dans *Le règne de la beauté* fait penser à *De l'amour et des restes humains*, film tourné au Canada anglais par Arcand il y a 20 ans et qui n'avait pas connu le succès public. Un des problèmes était son doublage : des voix moins soignées, moins réalistes, moins subtiles que dans la version originale peuvent vraiment nuire à une œuvre, en introduisant comme un paravent entre le film original et le public. Avec *Le règne de la beauté*, il n'y a pas de doublage, mais une même distance. Comme un film qui se double lui-même, comme en raison d'un manque de relation immédiate et viscérale avec son sujet.

Que tirer de ce que le réalisateur nous offre ? Ce film un peu vide est-il simplement un film *sur* le vide ? Faut-il comprendre que c'est la peinture d'un nouvel *Âge des ténèbres*, l'Âge des faux-semblants et de leur lumière aveuglante ? Si c'est le cas, il n'est pas certain qu'il valait la peine d'y consacrer ces 102 minutes-là. Mais après tout, il n'y a pas de catastrophe, ce n'est qu'un film mineur de Denys Arcand. Il a certainement gagné le droit de faire autre chose que des chefs-d'œuvre. Espérons seulement qu'il n'a pas perdu le feu sacré.

EN CONCLUSION

Il serait trop amusant d'allonger la liste des ressemblances et des différences entre ces films. Par exemple, parallèle surprenant, la guerre est un élément perturbateur dans les deux cas : dans le film d'Arcand, c'est la guerre, guerre éloignée vue aux nouvelles télévisées, qui semble enclencher pour de bon la dépression chez la femme de l'architecte.

Plus fondamentalement, les deux films parlent d'eux-mêmes, sont à l'image du monde qu'ils décrivent, mais on ne saura jamais vraiment jusqu'à quel point. Ce film-ci est-il une coquille vide ou la peinture d'une coquille vide ? Celui-là est-il une parodie du cinéma commercial ou une production commerciale déguisée en parodie ? *Le règne de la beauté* et *Le vrai du faux* obligent donc le spectateur à travailler, à garder ouvertes ces deux interprétations. Pendant que les images défilent à l'écran, nous passons beaucoup de temps à essayer de comprendre ce que les réalisateurs ont voulu faire, ce qui est quelque peu épuisant. On finit par croire que nos efforts n'étaient pas tous prévus par les réalisateurs, mais qu'on les a faits simplement parce que ces films ne sont pas de franches réussites.

Il y a donc le malaise *voulu* par les deux films, mais on sent bien un malaise supplémentaire qui s'ajoute à cause de leur manque de maîtrise. Aucun des deux ne nous fait « passer un bon moment ». Ici, pas de réaction immédiate « c'était un bon film », pas non plus d'illumination de « film important ». Un même inaboutissement semble atteint par deux processus opposés : le *pas assez*, l'élagage excessif pour Arcand ; le *trop*, le mal taillé, les branches qui dépassent pour Gaudreault. Les deux réalisateurs n'ont pas réussi, cette fois-ci, à atteindre l'état de grâce qui fusionne les ingrédients hétéroclites d'un film, qui lui donne pleinement une âme. ✺

* Réviseur linguistique et cinéphile

228 pages • 27,95 $

NOUVEAUTÉ

C'EST UN PREMIER ROMAN. L'auteur est Québécois d'origine espagnole et enseigne le français en Chine depuis peu. *DES MONSTRES*, c'est la représentation de l'univers de quatre étudiants du 4e secondaire.

C'EST UN ROMAN qui évoque la subtilité de l'étrangeté et de la perversité. Dans *DES MONSTRES*, l'enseignant est beau, populaire, les filles et les garçons le remarquent. Rien ne peut aller à l'encontre de leurs fantasmes. Surtout pas les parents qui n'encadrent pas. Pendant une année scolaire, chacun d'eux, à l'insu et bientôt au su des autres, sera entraîné dans une relation amoureuse et sexuelle avec le séduisant Omar Ramos, d'origine mexicaine, bon prof par ailleurs, mais prompt à nier la perversité de ses actes, dès lors, se rassure-t-il, qu'il n'a forcé personne. C'est une des expériences de vie que seule l'adolescence, à la merci d'elle-même, désire vivre jusqu'au bout.

FIDES F